

HABELARD ET LOLA

<http://www.unepageparjour.com> (texte)

<http://leblogdeboudard.over-blog.com> (dessin)

I

Lola goûtait avec délice ce premier jour de grandes vacances, synonymes de longues flâneries dans la maison vide, pieds nus, en pyjama, sans se presser.

Elle avait disposé sur la table de la salle à manger, à même le bois épais, tous les ingrédients nécessaires à un petit déjeuner des plus plantureux. Fraises, framboises, cerises, pêches, briochettes luisantes de cristaux de sucre, croissants mordorés, pains grillés, biscottes au raisin, beurre de baratte, miel des montagnes, confitures aux fruits rouges, abricots et amandes, figues, pommes et coings ... sans oublier la casserole de lait fumant, le chocolat en poudre et les gousses de vanille.

Sur une chaise, à portée de main, les vieilles bandes dessinées de ses parents formaient une pyramide imposante, dont elle s'était promise d'explorer les labyrinthes.

Le soleil éclatant de ce début de matinée de juillet inondait la pièce d'un bonheur frais et caressant. Des familles d'oiseaux se chamaillaient sur la pelouse, au pied des plates-bandes multicolores.

© <http://www.unepageparjour.com>

© <http://leblogdeboudard.over-blog.com>

Les chats ronronnaient, heureux de s'étirer dans la lumière ; ils trottaient d'un pas léger, de la maison au jardin et du jardin à la maison, passant par les portes-fenêtres laissées grandes ouvertes. Une mouche aventureuse, parfois, enhardie par les vapeurs chocolatées, entreprenait un vol bruyant, planait au dessus de la table dans un bourdonnement gourmand, qui finissait par attirer l'attention de l'un des félins, qui, invariablement, à l'issue de quelques cabrioles élégantes, gobait l'insecte intrépide. Le brouhaha de la lutte, un instant, avait troublée la paix de l'été.



Plongée dans un Lucky Luke usé, Lola s'imaginait en cow-boy fille. Traquer les voleurs d'or, les bandits de grands chemins et les détresseurs de vieilles dames. Chevaucher dans des déserts arides pour saluer les cactus et parcourir sans fin des plaines immenses, croisant ça et là quelques indiens égarés. Mais par dessus tout, elle aimait ce Jolly Jumper, ce cheval blanc à la langue bien pendue :

Un cheval qui parle, voila ce qui serait amusant !

Elle regardait les chats, pour accrocher leur regard et tenter d'écouter leurs pensées.

A quoi ressemble une pensée de chat ?

Le soleil lui caressait doucement le dos. Elle se sentait chat, un peu.

Un petit coup à la fenêtre la sortit de sa torpeur. C'était la grosse tête rouge de Monsieur Robert, le voisin, bizarrement enturbanné d'un coin de rideau blanc que la brise matinale avait tiré vers l'extérieur, dans ses hasards des courants l'air.

Lola, Lola, soufflait-il, Aicha est prête pour mettre bat !

D'un bond, oubliant qu'elle avait conservé son pyjama, Lola courut avec Monsieur Robert pour retrouver Aicha. La grande jument aux yeux doux, haletante sous l'ombre du vieux pommier, les attendait. Ses flancs souffraient. La douleur dessinait sur son pelage de fins réseaux de frissons, qui la parcouraient de l'encolure jusqu'à la croupe, comme les vagues d'une mer de plus en plus déchaînée. Ses naseaux soufflaient avec puissance. Par moment, lâchant prise dans la tempête, tout son corps s'affaissait et elle retombait lourdement sur l'herbe, puis, avec courage, elle se relevait, arc-boutant ses sabots dans la terre glaise, et reprenait le dessus, lançant à son maître de longs regards emplis de fierté.



Lola retenait ses cris. Elle s'inquiétait pour Aicha et le petit à naître. Impuissante, elle aurait voulu la caresser pour l'aider, lui murmurer à l'oreille, la conseiller. Mais elle n'osait pas, pour ne pas fâcher Monsieur Morel.

Puis, comme une bulle de chewing-gum, la vie s'élançait des cuisses de la jument. Ils distinguèrent d'abord un petit sabot noir, au travers de la gaze blanche. Aicha, en plein effort, ne se retournait pas, elle restait concentrée sur son oeuvre, inspirant, soufflant, elle lançait toutes ses forces dans la bataille. Le sabot s'allongeait. Une patte suivit, fragile, puis une deuxième, tout aussi frêle.

Ils attendirent. L'été s'était arrêté. La brise légère restait accrochée aux feuilles du pommier, sans bouger. Lola retenait son souffle. Même les hirondelles, très haut dans le ciel, semblaient suspendre leur vol, un instant, juste le temps d'accueillir le nouveau venu.

Aicha, dans un dernier spasme qui fit trembler la terre sous leurs pieds, offrit à l'herbe tiède le fruit de ses flancs. La tête effilée du poulain, l'encolure, le corps longiligne, bizarrement tordu, et les pattes arrières : tout était là, plein de vie mouillée, dans la brise légère qui avait repris ses esprits. La jeune mère, éreintée mais fière, léchait avec tendresse la tête ébouriffée du petit.

Lola aurait aimé prendre dans ses bras le bébé, mais Monsieur Robert l'en dissuadait du regard. Il fallait laisser Aicha s'occuper de son enfant, sans la déranger.

Les premières minutes sont primordiales, expliquait-il. Tout se joue maintenant, la relation entre la mère et son poulain. La première tétée, riche de colostrum, le lait rempli d'anticorps.

Mais Lola n'écoutait pas vraiment, fascinée par le jeune cheval, par la mère et l'enfant, par cette étincelle de vie, qui soudain, au milieu de ce pré orné d'un vieux pommier, venait d'éclorre, magique ! Déjà, le poulain, affamé par cette course qui venait de s'achever par sa naissance, cherchait à s'appuyer sur ses pattes grêles, encore tremblantes. Aicha l'encourageait de ses naseaux, soufflant un amour chaud sur son poil humide. Quelques pas, timides, irréels, maladroits le portaient avec confiance vers le lait tiède et savoureux de son premier repas.

Repus et heureux de ce premier contact avec le monde, le poulain se coucha sur le flanc et, pour la première fois, posa ses grands yeux sur la fillette.



Lola se rapprocha légèrement et s'agenouilla. Le poulain la regardait, sans bouger. Puis, il releva la tête et, tirant sur son encolure, il se mettait debout à nouveau, avec un peu plus d'assurance que quelques instants plus tôt. Un pas, puis un autre. Ses naseaux effleuraient les cheveux de Lola, son front, ses joues. Aicha s'était raidie. Elle restait sur ses gardes, les oreilles dressées, un peu inquiète. Mais le poulain poursuivait son approche. Le cou de Lola, ses épaules. Elle lui tendit une main, dans laquelle il posa son front. Lola frémit, au contact du pelage. Alors, la jument, rassurée, se coucha sur l'herbe ombragée et ferma ses yeux, pour se reposer de sa peine.

Bonjour toi ! Je m'appelle Lola ! Et toi ? Dis-moi ! Chuchotait Lola.

Monsieur Robert, ému par la scène, hésitait :

C'est l'année des « H », précisait-il, je ne sais pas, je n'avais pas réfléchi.

Il se grattait la tête, un peu penaud. D'un coup, il proposa :

Abélard ?

Julia s'amusa. Elle lui souriait, étonnée de ce monsieur qui avait sans doute oublié le programme de français de la cinquième. Elle caressait le front du poulain, maintenant.

Oui, c'est joli ! Mais cela ne commence pas par un « H », osa-t-elle. Puis elle se reprit bien vite, craignant de vexer Monsieur Robert :

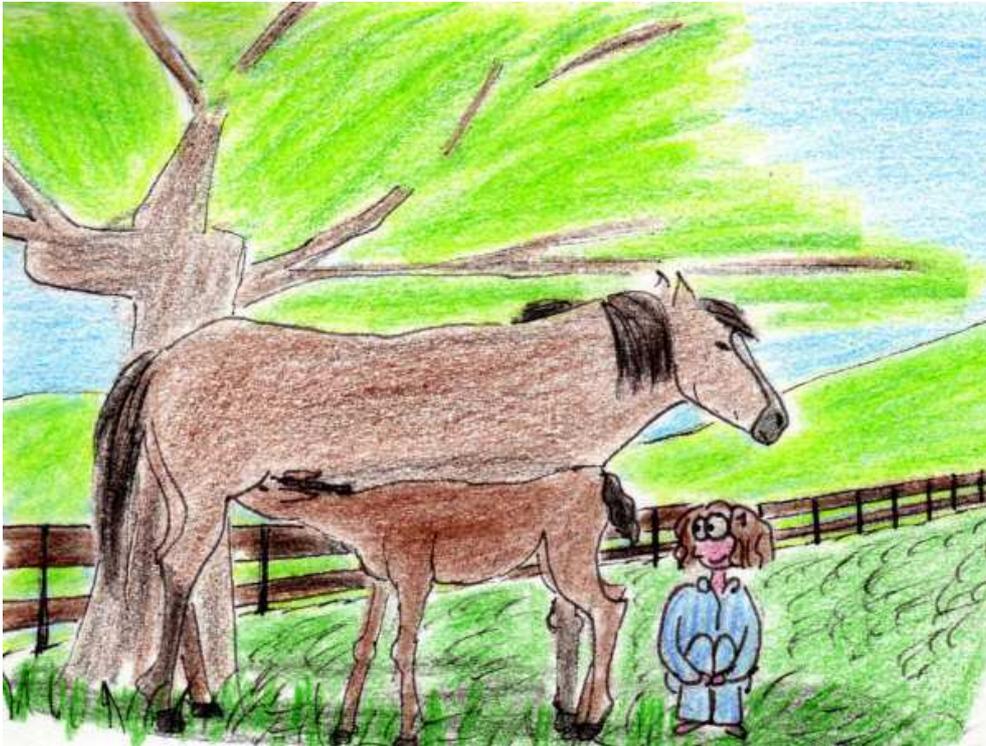
Ce n'est pas bien grave. On ajoutera le « H » d'Héloïse, alors ! Bonjour Habélard. Je m'appelle Lola !

Elle se leva. Du regard, elle explora le pré, puis s'avança de quelques pas jusqu'à la vieille auge de granit qui recueillait chaque printemps la pluie pour les jours d'été. Elle y plongea ses mains jointes. Elle tressaillit un instant au contact de l'eau froide, puis en remplit ses paumes jointes. Avec délicatesse, elle baptisa le poulain, comme elle l'avait vu faire tant de fois par le prêtre de la petite église du village.



La journée passa, sous le frais ombrage du pommier. Une brise estivale, légère comme un rire, parcourait l'échine d'Aïcha et d'Habélard. De temps en temps, le poulain tétait, puis se reposait

de nouveau. Lola, assise, aux premières loges de la nature bienveillante, en oublia de déjeuner. Monsieur Robert, confus, lui apporta du fromage frais et de la confiture de figue, le tout arrosé d'un lait de chèvre, juste tiède.



Le soir, la tête encore pleine de rêves, Lola trouva ses parents debout, au milieu de la salle à manger, tristes, gris, sombres, comme s'ils avaient vieillis très vite, soudain.

Nous devons te dire quelque chose, disait sa mère d'un air grave, les mains serrées sur les hanches, une ombre de sourire figée sur les lèvres. Lola s'était arrêtée de mettre la table. Elle restait coite, une assiette en l'air, petite marionnette effrayée. Quel contraste !

La mère poursuivait : comme tu le sais, la boulangerie ne marche pas très bien. Nous avons des soucis avec le matériel.

Oui, comme le dit maman, continuait le père, et nous avons imaginé pouvoir prendre des gérants pour l'été.

Lola les entendait mais ses pensées courraient vers Habélard. Dormait-il à cette heure ? Comment dorment les poulains ? A poings

fermés ? A sabots fermés ? Les jeux fermés ? Que de choses qu'elle ne savait pas encore ! Que de choses merveilleuses à découvrir ! Elle reposait l'assiette sur la table.

Nous ne pourrons pas partir en vacances, se désolait la mère.

Non, Lola, tu devras rester à la maison, appuyait le père, contrit et malheureux.

Peut-être pourrions-nous demander à Monsieur Robert de nous prêter sa vieille télé ? Espérait la mère, en se tournant vers le père.

Lola souriait. Elle comprit soudain que ce serait les plus belles vacances de sa courte vie. Elle courut chercher les verres multicolores, et les déposa en dansant devant les assiettes.

Je n'ai pas besoin de télé, s'exclamait elle, joyeuse.

Mais tu vas t'ennuyer, tes amis sont tous partis ! Le père et la mère se regardaient, sans comprendre.

Ce n'est pas grave. Non, pas bien grave. Je me suis fait un nouvel ami aujourd'hui, le plus merveilleux des amis. Il s'appelle Habélard.

Le lendemain matin, réveillée par la lumière qui inondait déjà sa chambre, Lola s'énerma contre elle-même. Que de temps perdu ! Pensait-elle. Elle se doucha, s'habilla, emporta au passage une banane, déchiffra à peine le « A ce soir, ma chérie » griffonné par sa mère et courut jusqu'au pré de Monsieur Robert.

Les deux chevaux l'attendaient, allongés sous le soleil léger. Lola escalada la haute barrière de bois et sauta dans l'herbe. Habélard releva la tête, dès qu'il la vit, il se mit debout et gambada à sa rencontre. Que de progrès depuis la veille ! Il avançait par petit bond, la démarche encore maladroite mais ses pattes paraissaient déjà plus puissantes.

Plus Lola se rapprochait, et plus il courait vite. Arrivé à sa hauteur, il posa sa tête dans ses bras. Lola, ravie, restait ainsi longtemps, le jeune animal contre elle, mêlant sa respiration au souffle du poulain. Aicha, amusée, semblait les observer. Elle émit un petit cri, comme un rappel, pour l'heure du repas. Habélard s'en fut têter et

Lola avala sa banane. Repus l'un et l'autre, ils se calèrent contre la jument, côte à côte.



Lola laissait ses pensées naviguer vers les nuages d'été qui vagabondaient au dessus d'eux. Habélard s'était endormi. La poulinière aussi, peut-être, juste étonnée de trouver pelotonnés contre ses flancs deux petits. Une grande paix régnait dans ce matin calme.

Plus tard, quand Monsieur Robert entra dans le pré, il s'arrêta net. Il craignit un instant que la fillette se soit trouvée mal. Mais non, pensa-t-il aussitôt, elle souriait dans ses rêves. Il hochait la tête, se demandant quand même s'il avait bien fait la veille de lui montrer la naissance du poulain. Il repensait à sa vieille télé. Oui, il pourrait lui donner. Pour l'occuper. Elle s'ennuie peut-être.

Aicha se réveilla la première, à la vue de son maître. Lola, un peu confuse, se releva bien vite, la peau de la banane collante dans sa main.

Je ne savais pas quoi en faire, s'excusait-elle. Je n'avais pas osé la mettre par terre.

Oh, cela n'aurait pas été bien grave, on aurait bien trouvé un amateur par ici. Allez ! Viens, je vais te donner ma vieille télé et l'installer chez toi.

La petite fille prit un air fâchée. Les adultes l'énervaient, à la longue. Que faire de ces images bruyantes, de ces feuilletons violents et ennuyeux, quand il y a temps de bonheur à vivre par ailleurs ?

Elle regarda le ciel. Le soleil lui sembla chaud. Les ombres s'étaient éteintes. La lumière de l'été enroulait chaque brin d'herbe, caressait chaque motte de terre. Le granit de l'auge brillait d'un éclat blanc. Les lichens se recroquevillaient au bord de la pierre. Lola distinguait un voile irréel s'échapper de la surface de l'eau, donnant au bocage ses couleurs impressionnistes. Elle se déplaça de quelques pas, pour poser sur la chaleur brute du bois de la barrière sa main d'enfant. Dans le silence, chantaient des poignées de sauterelles qui s'échappaient sous le hasard de sa marche. Elle continua le long de la clôture. Les fils barbelés entouraient le pré d'étincelles d'argent. Au fond, dans la grande haie, les chênes, les ronces et les aubépines qui d'ordinaire chahutaient sous la brise, se tenaient immobiles, écrasés de soleil.

Puis, revenant vers l'homme et les deux chevaux, d'un grand geste qui embrassait cet horizon, elle murmura :

La voici, ma télé. Ce pré, ces arbres, cet arc-en-ciel de couleurs ! La vie des fourmis, des criquets, des taupes et des musaraignes. Les merles et les bergeronnettes, sans compter toutes ces hirondelles qui nous assomment de leurs cris toute la journée ! Les pissenlits qui fleurissent et leur têtes de coton quand ils sont bien murs. La saveur de l'herbe chaude dans les doigts. La caresse du vent léger. Les visages toujours différents de ces grands nuages qui nous regardent de là-haut. Oui, la voici, ma télé ! Je viendrais tous les jours, pour la regarder, avec Habélard, si vous le voulez bien, Monsieur Robert. Je ne ferai pas de bruit pour entrer chez vous, je viendrai sur la pointe des pieds traverser votre pré, et je m'assiérai là, sur votre canapé de paille fraîche, sous votre pommier lumineux, à côté de mon ami. Je ne monterai pas le son trop haut, juste ce qu'il faut pour écouter la brise enchaîner ses vocalises dans les branchages. S'il vous plait, Monsieur Robert, dites oui ! Allez, donnez moi votre autorisation. C'est vrai, je suis venue aujourd'hui comme une petite voleuse, poussant la porte de ce paysage par effraction, mais je n'ai rien emporté, je vous le promets, car vos pommes ne sont pas encore mûres ! Et puis, comme cela, votre vieille télé, gardez-la encore chez vous ! Peut-être, après tout, que la neuve va craquer ce soir, et que vous serez bien embêté.



Monsieur Robert, ébahi de ce flot de paroles insensées, qui sortait si vite de la bouche d'une si jeune fille, s'en fut, d'un haussement d'épaules.

Oui, pensait-il, elle a sans doute raison, pour ma télé. Si l'autre vient à tomber en panne, je serai bien embêté. Je vais quand même téléphoner à ces parents.

Bien entendu, le soir, ce fut la même histoire.

Nous devons te dire quelque chose, disaient ses parents.

Monsieur Robert a eu la gentillesse de nous prévenir. Mais pourquoi toutes ces histoires ? Nous t'avions dit hier que nous avons beaucoup de soucis à la boulangerie. Que nous ne savons pas si nous allons pouvoir encore longtemps tenir comme cela. Et voilà que toi, tu n'en fais qu'à ta tête. Pourquoi as-tu refusé la télé de Monsieur Robert ? Elle n'est peut-être pas du dernier cri, c'est sûr, mais que veux-tu, nous n'avons pas les moyens d'en acheter une, en ce moment. C'est très gentil, à Monsieur Robert, de nous la prêter,

sais-tu ? Et toi, tu refuses, tout net ! Il ne faut pas faire la difficile. Tu connais bien notre situation, tout de même, depuis le temps. Nous ne t'avons rien caché. La vie est dure, voilà tout. C'est comme ça. Nous n'y pouvons rien.

Sa mère s'énervait toute seule. Elle allait et venait dans la salle à manger, par petits gestes saccadés, pliant et repliant un torchon, sans fin, sans réfléchir. Lola l'imaginait, comme une pauvre abeille effarouchée, perdue dans un labyrinthe dont elle ne savait retrouver la sortie.



Alors, doucement, pleine de compassion, elle prit sa mère dans ses bras et lui caressa le dos.

Oh, tout cela n'est pas bien grave, expliquait-elle à sa mère. Cette histoire de télé, je veux dire. Il fait beau, c'est l'été, je préfère simplement rester dehors, avec les chevaux de Monsieur Robert. Tu sais, Aicha a eu son bébé, hier. Il s'appelle Habélard. J'irai lui rendre visite tous les jours. Nous passerons les vacances ensemble. Ce sera bien. J'aurai plein de petites flammes de joie à vous raconter, chaque soir, quand vous reviendrez de la boulangerie.

Au fil des jours, le rituel se construisait. Lola avait accepté de prendre son petit déjeuner à la maison. En échange, elle se préparait de grandes salades pour sa journée passée sur le pré, à base de riz, de pâtes, de maïs. Elle y ajoutait restes de poulets, dés de jambon, miettes de thon, une poignée d'olives, des tomates ou des haricots verts, parfois quelques raisons secs. Une lampée d'huile dorée rinçait le tout. Elle en garnissait une boîte de plastique hermétique, remplissait d'eau une vieille bouteille, quelques bisous aux chats, un peu jaloux, à force, des départs si matinaux de l'enfant, et la voilà partie, à toutes jambes, sa pitance accrochée en bandoulière ballottant contre ses genoux.

Très vite, Habélard se mit à l'attendre. Le pré à peine en vue, elle distinguait déjà sa tête effilée, le cou tendu vers le chemin, oreilles dressées, en guet, et les naseaux dans la brise, à l'affût de son odeur bienveillante. Comme un sourire. Alors, Lola courait plus vite, décrochant le sac de son épaule, et galopait jusqu'à la clôture. A chaque pas, à chaque appel de ses semelles sur le chemin de terre, d'avantage de lumière filtrait du regard du poulain. A quelques mètres de lui, il ne tenait déjà plus en place, ses sabots martelaient la glaise, en écho aux foulées rapides de la fillette. Le poil impatient vibrait sur son échine, le réseau fin des veines se gonflait comme un jeune torrent frais de montagne. Enfin, elle était là, lançant dans l'herbe son repas du midi, elle escaladait la barrière, sans prendre garde aux assauts des échardes qui accrochaient son jean, puis elle sautait à pied joint chez son ami.



Alors, le cérémonial des retrouvailles pouvait commencer. Habélard se cabrait, jetant dans le soleil ses fiers petits sabots, et boxait l'azur du matin pour signifier la longueur de l'attente. Puis, il

montait au galop, la queue fouettant ses fesses avec force, balançant avec insolence des regards derrière lui pour bien s'assurer que Lola lui courait derrière, en l'appelant par son nom, en lui racontant ses rêves de la nuit, ses images de licornes enchantées, de pégases bleues qui s'envolaient sur des lunes vertes. Arrivé à la grande haie, il s'arrêtait net, et daignait se retourner, pour accepter quelques bisous. Ils s'en revenaient alors, tête contre tête, avec nonchalance, jusqu'à la jument patiente, qui profitait du chahut de la jeunesse pour se remplir la panse d'une herbe encore fraîche, goûteuse de rosée, craquante.

Parfois, quand, après la longue tétée qui suivait la course, Habélard somnait dans un sommeil peuplé de cavalcade, dans l'ombre chaude de sa mère, Lola prenait un livre, un Lucky Luke, toujours, qu'elle avait amenée avec elle, entre salade et bouteille d'eau, lisant en boucle les aventures de Joly Jumper.

Quand le soleil se brouillait, quand le ciel disparaissait derrière les moutons gris, quand la pluie d'été normande frappait le bocage d'un crachin frais et piquant, Lola s'engouffrait dans sa vieille tente de camping, que Monsieur Robert l'avait autorisée à planter au fond de son pré.

La première fois, prise au dépourvu, trempée, frigorifiée, elle s'était agenouillée sous les jambes d'Aïcha, impassible au temps, qui pâturait avec élégance l'herbe mouillée. Au retour d'un soleil pâle, Lola, serrée contre la jument, s'était séchée dans sa chaleur douce. Mais, le soir, elle avait cherché avec énergie dans le grenier poussiéreux la petite tente qui ne devait pas servir cette année-là.

Le montage de la tente fut l'occasion d'un jeu avec le poulain, rempli du plus grand étonnement devant ce tissu rose bonbon qui s'étalait sur le pré. Lola eut le plus grand mal à le dissuader de se coucher dessus. Cherchant l'inspiration, il lui vint soudain l'idée de s'en encapuchonner, en poussant des grands cris, et battant des bras comme une chauve souris géante qui se serait échappé d'un dessin animé fantasmagorique. Effrayé, Habélard demanda aussitôt protection aux flancs de sa mère, et resta ainsi longtemps, le regard circonspect, prostré contre la jument, étudiant chacun des gestes de Lola avec une certaine prudence, de loin, sans s'enhardir d'avantage à vérifier de plus près la nature exacte de cet engin fluorescent.

Le montage terminé, facilité par la rincée de la veille qui avait rendu la terre souple et accueillante, Lola revint vers Habélard et, le tenant par l'encolure, l'amena doucement jusqu'à sa tente, le laissant renifler à sa guise les piquets accrochés dans l'herbe, les cordes tendues, le tissu, le toit pointu. Elle lui en ouvrit l'entrée et l'invita à y passer les naseaux, en le flattant et lui murmurant des choses gentilles à l'oreille. Mais la visite lui sembla suffisante, et, d'un petit cri vif, il revint vers Aïcha, lampa quelques traits de lait chaud, et s'endormit, sans plus y penser, finalement.

Avec le temps, la tente rose bonbon s'acclimata au reste du paysage, et le poulain en comprit petit à petit le fonctionnement. Après chaque averse, dès que les nuages se déchiraient sous les assauts du soleil et que les premières grandes traînées bleues s'enhardissaient dans le ciel, Habélard entrait sa tête dans l'embrasure, pour prévenir Lola, qui, selon son humeur, enfilait sa paire de bottes cirées jaunes, qu'elle avait pris soin de poser au fond de la tente, ou bien, retirant ses baskets et ses chaussettes, elle allait pied nus sur la terre humide, heureuse de donner en dégustation à ses orteils l'herbe glissante et odorante des jours de pluie.



Un matin d'août, Monsieur Robert, l'air mystérieux, proposa à Lola de l'accompagner, avec Aïcha et Habélard, pour visiter le grand pré. Sans poser plus de questions qu'il n'en était nécessaire, Lola se mit en marche, à côté du poulain, tandis que Monsieur Robert tenait la jument par la bride, devant eux.

Il y a un bon kilomètre, avait-il prévenu.

Ils prenaient des chemins creux en pente douce, bordés de noisetiers sauvages, de châtaigniers au bois souple et au feuillage lumineux, d'églantiers luxuriants. Les premières mûres offraient leur jus soyeux sous le soleil feutré. Les oiseaux, par myriade, jacassaient dans les fourrés. Certains s'envolaient à tire d'aile sur leur passage, fusant vers l'azur argenté, dans un cri strident, ils montaient très vite, très haut, plus haut encore que le soleil. Quelques arbres, déjà, présentaient des bouts d'essai de la mode d'automne, des gants brodés d'or, des étoiles écarlates, alors que le reste des branches croulaient sous les lourds feuillages de l'été.

Le pas des chevaux, le chant de leurs sabots sur l'argile sec, martelaient leur longue promenade odorante, et silencieuse. L'homme et la petite fille ne parlaient guère. Le cœur un peu pincé par l'étonnement, par l'inconnu de ce chemin, Lola serrait plus fort l'encolure du poulain contre elle.



Nous y voilà, annonça enfin Monsieur Robert, en poussant une clôture semblable à celle du pré au pommier.

Lola frissonna.

Le pré, immense, semblait couvert d'ombre. Les haies, tout autour, donnaient à l'herbe une couleur inhabituelle, un vert très foncé, grave, presque trop sérieux, pour un beau jour d'été comme celui-là.

C'est toujours ici que je fais le sevrage, expliquait Monsieur Robert, assez fier de présenter ce nouveau terrain à la petite fille.

Le sevrage ? Interrogeait Lola, presque inquiète.

Oui, le sevrage. La séparation du jeune et de la poulinière. Il faut les éloigner l'un de l'autre, pour qu'ils ne s'entendent pas appeler. La jument reste dans l'autre pré. Et je mets le poulain dans ce champ-ci.

Mais c'est terrible ! Criait Lola.

Non, c'est la vie. Et puis, ils s'habituent vite. Je n'ai jamais eu de problème avec mes poulains.

Le pré paraissait bien vide, soudain.

Où sont-ils, les autres poulains, ceux qui sont nés avant ? Je ne les vois pas ! S'inquiétait Lola.

Monsieur Robert ne l'écoutait plus. Il courait, avec les deux chevaux, dans le grand pré.